

*Ce numéro de Recherches inaugure une série que nous avons intitulée Généalogie du capital. Ce premier volume, Les équipements du pouvoir, immédiatement suivi d'un second, L'idéal historique, porte sur l'histoire des villes, des territoires et des « équipements collectifs ». Nous avons appelé tous ces objets « équipements du capital » en songeant à ce qu'on appela au siècle dernier l'équipement national, à l'équipement humain de l'espace de Fernand Braudel, aux équipements collectifs du discours urbanistique et planificateur français d'aujourd'hui : une réalité historique qui s'esquisse au point de rencontre du pouvoir, du territoire et de la production. En termes d'institutions, cette réalité se cristallise en institutions sociales distinctes des institutions politiques au sens restreint (l'Etat, les assemblées, etc.), des institutions économiques (histoire des techniques et de l'économie) et de l'institution familiale. A mesure qu'avancait notre recherche, nous nous sommes rendu compte de l'importance de ces « équipements » dans la formation du capitalisme depuis le XVIIe siècle : il s'agit là d'un domaine historique assez peu exploré.*

*Voilà un premier repérage, très approximatif. Mais ce numéro de Recherches n'est pas un ouvrage purement historique : il s'interroge sans cesse sur les conditions épistémologiques de son propre discours sur les équipements du capital. Il retrace en effet un itinéraire qui, parti du marxisme, aboutit à sa remise en cause sous la forme d'une question sur le statut du pouvoir dans une formation sociale — reprise systématiquement dans le numéro suivant. Notre fermeté sur les principes du marxisme a quelque peu faibli au cours de notre voyage et, bien plus que d'une « révision », bien plus que d'une critique, c'est d'un déplacement qu'il est ici question !*

*Un second niveau est celui des conditions libidinales de notre produc-*

tion collective, qui sont en même temps ses conditions « militantes ». Ici, nous ne « révisons » pas le marxisme, nous innovons ! Incorporé dans le texte historique lui-même, un autre discours le traverse et, en même temps, le conditionne : des « interventions militantes », écrites par quelques partenaires du groupe de rédaction, constituent le récit partiel d'une expérience d'écriture collective qui avait bien commencé et qui a mal fini. Ce récit met en question de façon éclatante le statut du chercheur du double point de vue de son rapport libidinal inconscient à l'objet (l'histoire, le marxisme) et de son activité (travail en groupe et rapports internes de pouvoir ; problèmes d'éthique militante posés par le mode de financement de la recherche ; séparation entre recherche théorique et activité politique pratique ; événements érotiques, parfois directement sexuels, etc.).



*La violence nous a donné ce numéro. Affrontements, rapports de forces, compromis : ce texte n'est point né de la synthèse des points de vue, mais du heurt des forces : le bruit et la fureur, les cris plus que les chuchotements, et la passion, furent les symptômes irréductibles de ce que nous y fûmes pris tout entiers.*

*Pourtant, nous pourrions présenter les choses comme un simple itinéraire intellectuel. A l'origine, un appel d'offres d'un service public de recherche, auquel nous répondons en septembre 1971 par un texte qui constitue le premier chapitre (la Ville-ordinateur). Le Cerfi produit alors ses premiers textes cependant que Félix Guattari, président du Cerfi, travaille avec Gilles Deleuze à la rédaction de l'Anti-Oedipe. Notre projet plaît : le poisson est harponné ; on nous confie une recherche exploratoire de six mois, à laquelle nous donnerons le nom de Généalogie des Equipements collectifs. Notre commanditaire nous propose trois dissertations : y a-t-il une spécificité de l'urbain ? qu'appelons-nous « généalogie » ? que pouvons-nous dire de l'inconscient dans le champ social ? La parution de l'Anti-Oedipe vint fort à propos nous dispenser de la dernière des figures imposées, mais nous dûmes répondre aux deux premières questions.*

*La question de l'urbain nous a donné beaucoup de mal. Des mois et des mois, nous avons pataugé dans de grandes fresques historiques peuplées de prestigieux personnages collectifs, villes, territoires, despotes orien-*

*taux ou cités-Etats. Imprégnés par la lecture de La Méditerranée à l'époque de Philippe II, nous avons séjourné longuement dans les villes méditerranéennes, à Gênes, à Venise. C'était passionnant, mais nous n'avancions pas, jusqu'au jour (octobre 1972) où, nous jetant à l'eau, nous réglâmes nos comptes avec ce que nous avons appelé la « ville-métaphore », pur concept-écran qui nous empêchait d'avoir prise sur le réel. Dans un même mouvement de rupture nous lûmes Nietzsche et pûmes esquisser une problématique « généalogique » des équipements collectifs, hôpitaux, écoles, etc., en nous aidant des travaux de Michel Foucault sur la folie et la clinique. Ces phases se retrouvent dans les chapitres : le chapitre II (la Ville-Métaphore) décrit notre retournement sur nous-mêmes et explore les paralogismes de différents discours sur la ville ; le chapitre III développe la première esquisse de nos grandes vues historiques sur les territoires ; nous y faisons preuve d'une sorte de « sensibilité » à la présence silencieuse du pouvoir qui ne nous est venue qu'après coup. Le chapitre IV (les équipements du capital) inaugure un changement d'objet et de méthode : d'objet, parce que nous abordons de front les équipements collectifs, jusque-là délaissés ; de méthode, parce que nous y présentons notre première compréhension de la généalogie. Le chapitre V (le Discours du Plan) marque un nouveau changement de perspective : nous essayons de saisir le concept d'équipement collectif au moment même de sa naissance, c'est-à-dire dans le discours de l'Etat ; enfin, le chapitre VI (Economie Politique sans famille) développe le précédent, mais va bien au-delà, en montrant comment l'existence historique réelle des équipements collectifs conduit à une mise en question des catégories de l'économie politique.*



*Cette apparente logique de notre itinéraire ne se déroulait pas dans le ciel des idées, mais avait sa source dans les mouvements de la constellation érotique opératrice du rapport. C'est ainsi par exemple que le coup de force théorique par lequel nous quittions la ville et ses mirages s'annonça comme remaniement de notre système libidinal : au moment décisif, Marie-Thérèse, chargée de rédiger le rapport ou d'en provoquer la rédaction, s'en va en vacances (octobre 1972). Lion et François, restés seuls et le couteau sous la gorge (il ne reste plus qu'un mois), avancent les arguments essentiels des chapitres II et III sur la ville-métaphore et les territoires. Désormais, le dispositif est mis en place : il consacre le*

despotisme de Lion et surtout de François, placés de fait, avec un temps d'avance, en position de force. Retour de Marie-Thérèse : les trois principaux « scribes » s'entre-déchirent, mais finissent par accoucher de la première mouture à la fin de novembre 1972. Nouveau remaniement érotique avec l'arrivée en force d'un rameau détaché du FHAR qui entreprend la fabrication d'un numéro spécial de Recherches, saisi sitôt publié (Grande Encyclopédie des Homosexualités). Cette irruption bouscule les compromis, fissure le groupe antérieur ; l'oeuvre grandit : Anne et Alain rédigent le texte sur les équipements éducatifs ; Gilles, les espaces verts ; Lion, Marie-Thérèse et Françoise, les équipements médicaux. Cet autre élément hétérogène, Françoise, apporte un concentré de sa réflexion sur le Marx de L'Idéologie allemande. Philippe écrit quelques pages sur l'Islam. Au finish, François délire sur les textes de la planification française et écrit les deux derniers chapitres.

L'itinéraire intellectuel perd sa belle cohérence et devient un parcours zig-zagant au gré des bouleversements dans l'économie libidinale du groupe. L'objet unitaire a éclaté en une multiplicité d'objets mais aussi de niveaux d'analyse et de perspectives historiques. Chaque nouveau partenaire traîne avec lui un texte ; toujours du texte se rajoute à du texte, car la masse déjà écrite est le fruit de tant de compromis qu'elle est devenue intouchable ; des excroissances nouvelles viennent boursoufler l'ensemble. Un paysage lunaire, plein de trous et de bosses, s'est formé au cours d'un processus qui se sera déroulé trois mois (octobre à décembre 1972) durant lesquels le groupe, la « toupie folle de Généalogie » comme dira Marie-Thérèse, aura tourné sur elle-même nuit et jour.



La violence de ces « rapports de forces » et du ressentiment qu'ils suscitaient nous surprenait d'autant plus qu'elle contredisait directement notre idéal de maîtrise des processus inconscients de groupe. Cet idéal était présent aux origines mêmes du Cerfi et de Recherches, nés de la conjonction d'un double courant, politique et psychanalytique. Politique : rencontre, en 1965, d'un rameau de la Voie Communiste, groupe d'opposition de gauche au Parti Communiste, et de débris de la « gauche » de l'U.E.C. (Union des Etudiants Communistes) et de l'U.N.E.F. après la grande « crise » des années 1963-65. Psychanaly-

*tique : mise en oeuvre de la pratique analytique et utilisation des concepts lacaniens en milieu hospitalier (la « psychothérapie institutionnelle », l'expérience de la Clinique de La Borde). Mai 68 survient, et c'est un choc énorme : pratique analytique et pratique militante sont ébranlées en profondeur. De la critique de la première sortira, plus tard, l'Anti-Oedipe, produit de la rencontre de Gilles Deleuze et de Félix Guattari. Et c'est sur fond de la critique de la seconde, dans la débâcle d'après-Mai, que le Cerfi démarre : Mai 68 a disqualifié les modes antérieurs de fonctionnement interne des organisations politiques, le centralisme démocratique, etc. ; il a rendu intolérable la double séparation entre vie professionnelle et vie militante d'une part ; vie privée et sexuelle (ou conjugale) et vie professionnelle et/ou militante d'autre part. Tout un tas de gens quittent la ville et fondent des « communautés » dans les Cévennes ou ailleurs, sur la base d'un travail agricole ou artisanal pré-capitaliste ; l'ambition des fondateurs du Cerfi (la « mafia »), est d'expérimenter une espèce de communauté urbaine sur la base des forces productives les plus capitalistes et les plus bureaucratiques possibles. C'est aussi un problème de génération : quand on n'est plus étudiant, qu'on n'est pas prolétaire, et qu'on n'aime pas la vie champêtre, il ne reste plus qu'à choisir entre la marginalité absolue et une profession de cadre, dont celle de révolutionnaire professionnel. Nous avons eu envie d'essayer autre chose et c'est pourquoi nous avons passé des contrats de recherche en nous compromettant gravement avec l'Etat bourgeois, alors que d'autres tentaient de le briser en présentant un candidat aux élections présidentielles ou en kidnappant Nogrette.*

*Nous avons toutefois une volonté militante : utiliser l'apport de l'analyse pour surmonter les impasses libidinales qui bloquent toujours le fonctionnement des groupuscules ou des communautés. Loin de fuir l'argent ou la bureaucratie, nous avons envie de foncer dedans, de prendre à bras le corps les problèmes de pouvoir et de sclérose interne en nous servant de l'argent gagné comme d'un instrument et aussi d'un principe de réalité qui nous branchait sur les mécanismes réels de la société capitaliste : cette ambition louable, nous l'appelions : « entreprise analytique de groupe », et nous en parlions comme d'un nouvel ingrédient de l'idéal militant, bien que ça fasse ricaner la plupart des militants gauchistes : laissons-les ricaner ! Ils ne voient pas, ces nouveaux prêtres, la grimace sinistre du ressentiment qui s'ébauche malgré eux dans leur ricanement même ! Si cette ambition idyllique doit être dépassée, nous le ferons nous-mêmes, non pas en arrière, du côté du trotskysme ou du maoïsme, mais au-delà de l'idéal militant lui-même !*



*Nos affrontements n'étaient pas fantasmatiques, ils étaient bien réels, et gaspillèrent une énergie si grande qu'il fut décidé d'en garder une trace écrite. Jamais en effet nous ne fûmes maîtres de notre propre violence : aussitôt nés, les conflits se répandaient non seulement sur l'ensemble du réseau des groupes du Cerfi, mais bien au-delà, en des lieux extérieurs d'où nous revenaient certains chocs en retour. Portés, répercutés sur une surface indéfiniment élargie, les effets de cette violence nous échappaient, éveillant ici ou là d'autres affrontements. Le groupe n'était certes pas sujet de son histoire ! Simple zone d'intensité dans un champ de forces, ses propres retournements se dérobaient à sa compréhension. Chaque fois que nous avons tenté d'explicitier entre nous les impasses, les blocages, les haines, nous n'avons jamais rien réussi : au mieux, ces explications glissaient sans les changer sur les rapports de force complètement figés ; au pire, elles les réactivaient et exaspéraient le ressentiment. Seul un coup de force avait permis de boucler matériellement le rapport, dont l'édition et le tirage se termina dans la solitude d'un petit matin gris. Nous sentions tous qu'il s'était passé quelque chose d'exceptionnellement violent, qui dépassait les bornes ordinaires d'une mésentente de groupe. Ça nous avait pris aux tripes, mais nous nous étions montrés incapables de mettre au point un dispositif analytique susceptible d'endiguer ces affrontements sauvages. Que d'énergie perdue et stérilisée dans le ressentiment ! Nous décidâmes alors d'essayer au moins de jeter sur le papier les éléments du dossier. Nous crûmes, ou fîmes semblant de croire, que la simple expression des impasses du groupe aurait valeur de dépassement. Le résultat, qu'on pourra lire dans les « interventions », est d'avoir mis par écrit les éléments de base de ce que nous avons appelé plus haut l'idéal militant, dont fait d'ailleurs partie la volonté de se dire la vérité : critique du despotisme, reproche fait à certains d'entre nous de vouloir imiter les « théoriciens » (Foucault, Deleuze, Guattari) au détriment de l'action militante pratique, dénonciation du pouvoir et des rapports de force, aspiration toujours déçue à une translucidité des rapports entre militants, etc. Pour nous, ces « interventions militantes », traces écrites d'une tentative analytique de groupe, valent de l'or : c'est au nom de l'idéal militant que les compromissions du Cerfi sont dénoncées par l'extérieur, mais c'est au nom de ce même idéal que les gens du Cerfi se dénoncent les uns les autres !*



*Ces « interventions militantes » font apparaître un élément qui a pesé d'un grand poids tout au long de notre entreprise ; le voisinage de nos « aînés » en théorie (le mot n'est pas très élégant, mais il est adéquat) : Gilles Deleuze, Michel Foucault et Félix Guattari.*

*Voisinage simplement théorique d'abord. D'emblée, notre recherche s'était inspirée du travail de Michel Foucault sur la Folie, la Clinique et, plus récemment, la Justice. Nous avons retenu une idée de base de l'Histoire de la Folie selon laquelle c'est une décision du pouvoir (le grand renfermement de 1656) qui est à l'origine du partage entre Raison et Dér raison ; ou cette autre idée que c'est la Justice comme instrument matériel du pouvoir qui a silencieusement créé la division (maintenant « naturelle ») entre le prolétariat et la « pègre non-prolétarisée » (cf. « Sur la justice populaire », Les Temps Modernes, numéro spécial Nouveau Fascisme, Nouvelle Démocratie de juillet 1972). De Gilles Deleuze, nous avons utilisé l'étonnante lecture de Nietzsche, la problématique de la différence et de la singularité, la mise en pièces de la dialectique. De Gilles Deleuze et Félix Guattari enfin, nous avons lu l'Anti-Oedipe et y avons séjourné. Foucault, Deleuze, Guattari : sur fond de la grande coupure nietzschéenne ré-actualisée par Bataille et Klossowski, par Foucault et Deleuze eux-mêmes, une immense ouverture sur le champ commun du désir et du pouvoir.*

*A elle seule, cette présence théorique aurait largement suffi à alimenter les fantasmes brûlants de notre groupe écrivain. Mais elle se redoutait d'une présence réelle, car nous avions demandé à Foucault et Deleuze (Guattari étant déjà là d'emblée) de participer à certaines discussions autour de notre objet qui, par tous les bouts, recoupait les leurs, bien que d'une autre manière. Les choses se compliquèrent du fait que Foucault et Deleuze étaient tous deux engagés à fond dans l'action militante du GIP (Groupe d'Information sur les Prisons) et nous obligeaient, par là-même, à reprendre une fois encore notre propre interrogation sur l'éthique militante et le statut politique de notre recherche. N'y avait-il pas une invraisemblable contradiction à prétendre, d'un côté, expérimenter une nouvelle façon de traiter les problèmes de travail, d'argent, de pouvoir et de sexe au sein d'un groupe plus ou moins « militant », et d'un autre côté à faire vivre ce groupe par de l'argent gagné à exécuter des contrats de recherche pour le compte d'un*

*Etat dont nous affirmons contester le pouvoir ? N'y a-t-il pas une scandaleuse hypocrisie à manier des idées nouvelles qui, par dessus le marché ne nous appartiennent pas toutes en propre, pour les vendre à l'Etat ? Manifestement, notre position était indéfendable au regard du code militant ; tout au long de notre travail, nous nous sommes heurtés à cette inculcation, et nous ne pouvions pas y répondre : aussi est-ce la valeur du problème lui-même que nous avons fini par mettre en cause !*

*Nous avons d'abord constaté que les militants des organisations politiques vivent, eux aussi, mais individuellement, de l'Etat bourgeois, et plus particulièrement de l'Université, qui est le grand Cerfi anonyme et rassurant du gauchisme français : rassurant contre les aléas du marché des intellectuels, rassurant du point de vue de la morale gauchiste : pour elle, Dieu sait pourquoi, l'argent a une mauvaise odeur quand il ne provient pas du Ministère de l'Education Nationale. A la réflexion, il n'est pas plus immoral de recevoir l'argent d'un service de recherche quelconque que de prendre celui de l'Université ! Pourtant, gare au théoricien révolutionnaire qui salirait l'image de son désintéressement moral et scientifique en s'éloignant d'un lieu (l'Université) que le pouvoir a désigné comme celui de la science ! Tartufes gauchistes ! Non, décidément, nous ne nous sentons pas plus digérés que les autres par la société capitaliste ! Cette histoire de compromission nous a d'ailleurs donné pas mal à réfléchir, et pour tout dire, nous a conduits à mettre en question l'idéal militant lui-même qui, mêlé à l'idéal historique, nous est finalement apparu comme la forme moderne de l'idéal ascétique (voyez le numéro 2).*

*Il n'est donc pas surprenant que Deleuze, Guattari et Foucault se soient trouvés au carrefour de plusieurs séries dans le champ de notre groupe. Nous n'avons aucune honte à énoncer qu'ils étaient souvent présents, bien malgré eux, et à leur insu, comme partenaires imaginaires de notre dérive intellectuelle. (C'était un peu vrai aussi de Fernand Braudel pour certains d'entre nous, de Jean-Paul Sartre pour d'autres). Les mouvements d'idées ne se produisent pas en idée, mais dans la vie libidinale réelle, dans un déploiement d'intensités pulsionnelles et de fantasmatisations effervescentes qui ont jalonné les grandes phases de notre itinéraire. C'est précisément pour cela que les intensités qui marquèrent notre champ théorique n'étaient pas des intensités théoriques, mais des intensités libidinales qui traversent toutes les séries, en particulier le contexte politique (exemples : débats entre le C.A.P. (Comité d'Action des Prisonniers) et le FHAR au meeting Grandmontagne à propos des*

*suicides dans les prisons ; voisinage invisible mais pressant du courant maoïste) ou la vie sexuelle elle-même (irruption d'un morceau du FHAR dans le groupe écrivain, qui fut ainsi troublé en profondeur par des affects homosexuels ; difficultés conjugales graves provoquées par la vie dense du groupe et le rythme de son travail, peu compatibles avec une paisible vie de couple, etc.).*



*Pourquoi publier ces « interventions militantes » ? Nous avons beaucoup hésité à le faire : en quoi concernent-elles les historiens ou les urbanistes intéressés par les études sur la ville, les territoires et les équipements collectifs ? En quoi concernent-elles les militants gauchistes ? Qui cherchons-nous à convaincre, et de quoi ? Notre image narcissique nous plaît-elle à ce point que nous éprouvions du plaisir à l'exhiber ainsi ?*

*Aux historiens et aux urbanistes, nous disons : ne vous cassez pas la tête à lire cette littérature militante (différenciée par la présentation typographique) : elle ne concerne en première approximation que le mode de production du résultat, mais non ce résultat lui-même, que vous pouvez lire sans elle, car il contient en lui ses règles propres d'intelligibilité. Dans une première approximation seulement, car à y réfléchir, la conception marxiste de l'histoire ne peut être dépassée qu'à dépasser en même temps l'idéal militant qui la soutient : c'est ce que tentera de montrer le second numéro de cette série.*

*Aux autres, militants trotskystes, ou maoïstes, ou anarchistes ou n'importe quoi, et qui ont en commun l'idéal d'une société nouvelle, nous disons : lisez, lisez, chers camarades, le récit balbutiant de notre petite expérience, qui n'est pas exemplaire (il n'y a plus d'exemple !) mais qui fait apercevoir parfois les connexions soigneusement refoulées entre la libido, le pouvoir, la théorie et la morale militante ! Pour nous, il s'agit bien de la mort du marxisme, qui se survit péniblement à lui-même depuis le XXe Congrès de 1956 et surtout, en France, depuis Mai 68. Mais cette mise à mort n'est pas celle des concepts marxistes, (bien que telle soit aussi notre intention, et c'est pour ça que nous avons appelé cette série Généalogie du capital), elle est aussi réelle : il s'agit de la décomposition interne de la libido militante du marxisme. Quoiqu'en dise Althusser, le marxisme a toujours conçu le théorique*

comme un « moment » du processus pratique ; mais la pratique était généralement considérée comme politique ou économique. Ici, il s'agit de tout autre chose, il s'agit de « pratique libidinale » en tant qu'elle traverse toutes les « pratiques » découpées par le marxisme. Qu'est-ce que militer ? Nous disons : toute pratique militante est d'abord une pratique libidinale, elle met en jeu un certain type de forces inconscientes, un certain régime du désir dont nous voyons ici se dessiner les symptômes. Nous essaierons de les regarder de plus près dans L'Idéal Historique, inscrit tout entier dans cet espace qui, dans le présent numéro, sépare et relie à la fois le contenu théorique et son mode libidinal de production. Peu importent les thèmes idéologiques, les conceptions de l'organisation ou les objectifs politiques qui opposent l'un à l'autre les groupes militants, un point leur est commun : le mode de fonctionnement de leur libido, qui est généralement un mode réactif.

C'est à une réflexion sur cette dimension première de tout militantisme que nous invitons les militants en leur faisant part de notre propre expérience : ce qui prouve à quel point, dans cette louable intention, une bonne volonté militante reste encore, chez nous, à l'oeuvre ! (Il y a une autre raison : ces « interventions militantes » nous plaisent, nous les avons lues souvent avec le sourire, c'est moins rébarbatif que le discours du Plan).



Un mot encore sur l'écriture. Nos principes organisationnels, notre critique a priori des faux prestiges du Moi écrivain, notre volonté collective de vérité et de solidarité nous portaient à traiter à la racine l'un des principaux supports de l'existence matérielle du Cerfi : l'écriture, et son sujet individuel. Avec Généalogie, l'objet théorique faisait irruption dans le Cerfi : saurions-nous éviter la constitution de super-théoriciens, briser le statut de l'intellectuel, bref inaugurer une pratique collective de l'écriture ? Pris dans les fantasmes de l'idéal militant, nous fîmes de l'écriture l'espace magique où devaient s'effacer les frontières de clans, se dénouer les antagonismes et se dissoudre les rapports de forces.

Nous avons dû déchanter : l'écriture collective, sitôt voulue, avorta. Canevas et projets communs s'écroulaient comme châteaux de cartes dès lors que l'un de nous se saisissait à sa guise d'un thème quelconque,

le traitait souverainement et l'imposait. La bonne volonté était sans prise devant cette impérieuse réalité. Certes, nous connûmes quelques timides tentatives en ce sens, mais sporadiques, localisées surtout dans quelque sous-constellation du groupe des scribes. L'écriture semblait impuissante à s'affranchir des rapports de forces, qu'elle ne pouvait qu'enregistrer presque passivement. Elle jouait un rôle de support aux personnages qui, comme dans une scène de théâtre, entraient, s'affrontaient et sortaient : le despote, l'éminence grise, la bonne élève, la militante, la dénonciatrice de Marx, le mondain, etc. Les rapports de puissance se jouaient sur les textes, leur grandeur relative, leur place, leur double emploi, leur style, leur lenteur à venir au monde . . . Parfois ça marchait tout seul, un texte jaillissait et un autre aussitôt enchaînait comme électrisé par le premier, qui redémarrait alors. Parfois au contraire, tout s'arrêtait, un bloc d'écriture émergeait là, au centre, tout seul sous les regards gênés, on ne savait pas quoi en faire, on n'osait pas le dire, et il le sentait bien, ce texte, alors il se figeait à toute allure, se calait dans son coin et proclamait qu'il ne bougerait plus, qu'il ne changerait pas une seule de ses virgules parce qu'il ne s'estimait pas plus con que tous les autres ! Moments horribles où il fallut négocier, reculer, contre-attaquer, céder à nouveau, avant de parvenir à ce monstre difforme plein de flamme et de nuit ! Les forces s'emparaient des textes et négociaient leurs compromis sur la surface même de l'écriture : combien nous étions loin du grand flux collectif d'écriture et d'amour ! Nous nous apercevions que l'écriture, comme le fric ou le sexe, précipite les rapports de forces : elle condense et amplifie les rapports de domination (l'écriture pleine contre l'écriture adjacente), d'exclusion (pages rejetées, abolies), de séduction . . . L'écriture peut ou bien entraîner les pulsions dans une grande dérive, ou bien les solidifier et devenir l'image de leur « suppôt », le Moi individuel : à ce jeu mortel, on perd la face — ou on la gagne ! Le personnage se colle alors sur l'écriture, le texte est rapporté à un auteur individuel. Dans les deux cas, des forces, des pulsions, des dominations, mais agencées de façon radicalement différente.

Cette question de l'écriture collective était pour nous concrète : elle débouchait sur celle de la signature de ce numéro de Recherches. Mille solutions ont été envisagées, aussi peu satisfaisantes les unes que les autres. Au coeur de nos hésitations, un conflit apparemment indépassable entre une sorte de volonté de vérité et de justice (rendre à César . . .) et un idéal militant d'anonymat par disparition du grand ennemi : le Moi, et son nom propre. Fallait-il faire litière de nos principes et adjuger chapitres, sous-chapitres et paragraphes à tel ou tel protagoniste ? Reprendre la

*solution peu compromettante de la signature collective du numéro, mêlant indistinctement, démocratiquement, la vedette et le figurant, le despote et le sujet, le secrétaire général et le militant de base ? Pouah ! La fibre démocratique vibrait peu ; faire état de la répartition des forces nous séduisait bien davantage, mais signer individuellement, c'était une fois encore rapporter le texte à l'auteur — encore un nouvel obstacle ! L'idéal de vérité nous poussait à dégager des niveaux de participation, à faire le générique le plus « juste » possible des acteurs-auteurs. Tout ceci nous semblait à la fois ridicule et l'indice d'une difficulté libidinale réelle . . . Certains d'entre nous ne pensaient-ils pas déjà à l'utilisation éventuelle de ce texte pour se pousser dans l'Université ? Eh oui ! Alors . . . ?*

*L'autre solution : l'anonymat absolu. Ça nous plaisait beaucoup, ça tranchait un peu avec ce qui se fait ailleurs, ça donnait l'image d'une grande force impersonnelle qui aurait digéré les protections de la personne : Dieu que c'était beau ! Mais justement pour qu'une telle signature anonyme fût libidinalement possible, il eût fallu que les pulsions à l'oeuvre aient pu effectivement fusionner, se connecter, se séparer pour s'assimiler à nouveau dans un grand mouvement disparate et multiple où les unités individuelles auraient été disloquées, éclatées, recomposées autrement, sans que pour autant l'on puisse vraiment parler d'une seule force résultante. Mais, rien à faire : ça ne s'était pas passé ainsi, et aucun d'entre nous ne s'est suffisamment dissout dans le groupe en tant que tel pour renoncer à l'instrument de puissance que lui fournit la parution de « son » nom propre. Effondrement de l'idéal militant appliqué à l'écriture . . . Pas de sacrifice à la grande force impersonnelle du Cerfi . .*

*Tant pis, on verra bien, on signe le numéro : C'est (notez le très démocratique ordre alphabétique !) Gilles Chatelet, Laurent Dispot, Alain Fabre, François Fourquet, Philippe Guillemet, Françoise Lévy, Lion Murard, Anne Querrien, Alain Siboni, Marie-Thérèse Vernet-Straggiotti qui l'ont écrit, à des degrés très divers . . . Gilles Deleuze, Michel Foucault et Félix Guattari ont bien voulu discuter avec nous de certains points, bien qu'étant (sauf Félix) extérieurs à cette histoire. Quant à cette préface, faut pas se gêner tant qu'on y est, elle est de François Fourquet et de Lion Murard !*